
Façonner la langue et langue qui façonne

Ahmed Nordine Touil

Déshabiller les mots, tenter de les disséquer, d'en saisir le sens comme les fonctions ou les évolutions, cette idée s'est imposée à nous. Les mots empruntés, bricolés, détournés qu'utilisent les professionnels méritent que l'on s'y attarde, que l'on prenne le temps de les reconnaître, qu'ils soient isolés pour en saisir les forces et les faiblesses, le sens et l'insensé. Parmi ceux-ci figurent en bonne place les *fighting words*, mots à forte charge polémique, mots qui agissent du simple fait d'être prononcés, éléments de langage qui minorent les événements et détournent l'attention de l'interlocuteur, qui se déguisent de telle manière que l'on peine parfois à les repérer. Certains sont promus et reconnus légitimés par les institutions de formation, les établissements professionnels, portés aux nues par des travailleurs sociaux et des formateurs — jusqu'à parfois les exiger comme preuve d'appartenance ou marque de compétence. Quels seraient donc les bons mots, les mots adéquats? Seraient-ils donc ceux que certaines officines, qui préparaient naguère des prétendants aux concours d'entrée pour les métiers du social, recommandaient alors aux postulants, les invitant même à les placer dans le scrabble interactif du processus de sélection?

Mot de travers, mot de trop, mot propre et noms propres, mot moqueur, mot moche, mot choisi, mot doux, mot dur, mot-dire, mot qu'il faut et mot qui sonne faux, mot chic, mot choc, mot qui compte et mot compte triple, mot qui joue et jeux de mots, mots qui ont l'air et mots populaires, mot drôle et mot-rire, mot masqué et mot manqué, mot louche et mot riche, mot qui cogne et mot gigogne, mot déguisé et mot aiguisé, mot signé, mot chanté, mot gravé, mot crié et mot tue, mot du moment et mot mimé, sans mot et sans voix, motus et bouche cousue!

In fine, ne sommes-nous pas nous aussi des diffuseurs de mots, d'une langue que nous participons à façonner tout comme elle nous façonne ? Ne contribuons-nous pas à cette entreprise de légitimation en naturalisant des termes porteurs de paradigmes, en transmettant des expressions langagières comme des objets précieux et incontournables à des lecteurs, des auditeurs, de futurs professionnels ? La langue *indigène* ne devient-elle pas alors la langue de l'autre, de celui qui est de l'autre bord, celui qui *n'en est pas* parce qu'il ne pratique pas le *parler-vrai* ou le *parler-légitime* ?

Dans une perspective de lutte sociale, Franck Lepage développait l'idée selon laquelle les acteurs sociaux doivent renouer avec des mots qui correspondent à la réalité vécue de leur expérience et les imposer à leurs interlocuteurs : « La principale bagarre sur le langage, c'est de repenser nos métiers, et c'est de redéfinir nous-mêmes nos métiers et de dire : non non non non, ça suffit, on va vous expliquer ce que c'est que notre métier, et puis on va vous dire sur quoi on veut être évalués, on va vous dire comment on veut que ça s'appelle. Et donc ça veut dire redéfinir nous-mêmes, remettre des mots sur ce que nous faisons dans nos métiers. Ça, à mon avis, c'est le plus important et le plus urgent » (2016). Ce numéro participe modestement de cette démarche et se présente au travers d'une valse à quatre temps.

Le premier s'ouvre par *la fonction du langage* et quatre interprètes. Philippe Gaberan, dans un texte qu'il intitule « la langue des éducateurs », attire notre attention sur une urgence : fonder une « langue des éducateurs » sur la base d'une grammaire et d'un vocabulaire spécifiques. Christelle Achard lui emboîte le verbe en examinant « Les mots pour penser le Social » vecteurs de bouleversements idéologiques profonds. Elle observe, à travers sa loupe, la montée en puissance des logiques de « projet », de « contrôle », de « contrat », tout en repérant le vocabulaire *de résistance* que nourrissent de nombreux travailleurs sociaux.

Soudain, Michael Pouteyo surgit et jette le trouble sur un personnage symbolique, tellement d'ailleurs que nous le retrouvons dans de nombreux travaux et discours de travailleurs sociaux (ou futurs) et qu'il choisit de confronter à un autre, apparent moins empathique : « Du petit prince au prince de Machiavel » — une façon douce de bousculer l'angélisme qui plane parfois et sournoisement sur le travail social et ses apparences. Ce premier mouvement se termine par le texte de Vincent Sol « Façons de parler, matière à dire. Pour une approche

linguistique en formation ». Ce dernier nous rappelle qu'une bonne partie du travail de formation consiste à dépasser les *mots de façade* en leur donnant du corps et de la consistance, en les chargeant de sens. De fait, une démarche dialectique de travail des mots, qui suppose de les appréhender comme des choses extérieures et les ausculter dans toutes leurs dimensions et contradictions, signifiante et signifiée, idéologique, s'impose.

Le temps second s'ouvre sur les mots *entendus*. Un premier texte se propose d'examiner la manière dont le « jargon professionnel » tend à être utilisé « comme technique normative du lien social ». Nacime Chellig souligne ici la violence symbolique du verbe. Les mots et expressions mobilisés par les professionnels peuvent, selon lui et dans certaines situations, participer à ajouter une difficulté supplémentaire à celles rencontrées par les usagers aux prises avec une langue professionnelle qui leur est étrangère. Que serait un numéro sur les mots du social s'il ne saisissait pas dans son filet les mots usités par une partie des travailleurs sociaux et formateurs. Georges Bergeron jette son dévolu sur ces derniers et nous propose un « Petit abécédaire des mots du social », florilège de mots qu'il croque ou qu'il mâche avec une pointe d'humour et beaucoup d'ironie. Dans cette mise en scène s'invite, pour la conclure, un jeune moniteur-éducateur, Samy Ait-Oumrhar-Chantepy, amoureux de littérature, qui nous narre le trouble qu'il éprouve dans sa rencontre avec une « nouvelle langue » et lève le voile sur « la face cachée du parler éducateur ».

Au troisième temps de... ce numéro, prennent place *les mauvaises langues*. Pierre Bechler ouvre le bal par un retour sur expériences. Un terme qui avait la force de mettre vent debout une cohorte de futurs travailleurs sociaux dans un amphithéâtre (et que j'ai personnellement vécu) « passe crème » aujourd'hui, sans contestation ; il en est ainsi du mot évaluation. Sa proposition : « Les (mauvaises) langues de l'évaluation : prescriptions réglementaires et état d'âme d'un évaluateur », s'offre à nous comme un conte moderne qui met en scène l'habitant dubitatif d'un village gaulois, sans potion ni formules magiques, face à la puissance du latin impérial de l'envahisseur romain. Comment exprimer par des mots à soi, ses choix, ses valeurs, son éthique, « comment dire et penser l'engagement dans le travail social ? » Jonathan Louli répond à ces questions en analysant les manières de dire et penser celui-ci. Toutefois, ne relève-t-il pas (aussi) d'une forme d'idéalisme, ou de... langue de bois ? Autant d'interrogations auxquelles il répond.

Le dernier temps sonne comme une mise en perspective des mots qui, mis bout à bout, participent à générer un *ordre du discours*. Un premier texte de Michel Perrier prend le parti d'examiner « Les mots et le désordre des choses ». Selon lui, dans la coulisse de la terminologie se cachent des enjeux idéologiques dont il nous faut mesurer la portée et les effets. Une question s'impose : dans quel monde souhaitons-nous vivre à l'avenir ? Dans quel monde se déploieront nos actions, nos valeurs et notre éthique ? Laetitia Ngatcha-Ribert et Arielle Gondonneau s'attachent, quant à elle, à examiner les « Changements sémantiques en gérontologie : avancée ou nouvelle langue de bois ? ». Cet article propose d'interroger les changements de terminologie et appels aux changements sémantiques et rhétoriques à l'œuvre ces dernières années dans le champ du vieillissement. Toutefois, changer les mots, est-ce suffisant pour changer le regard sur la vieillesse ? Ce numéro se clôt par l'appréhension de « La novlangue de l'action sociale et médico-sociale : un vocabulaire adapté aux nouveaux choix de gouvernance et de restructuration de ce secteur ». Philippe Hirlet choisit de décrypter cette *novlangue* construite sur la base d'une pensée unique et à dominante libérale. Tel un lanceur d'alerte, il décrit les processus de rationalisation qui sont à l'œuvre dans le champ, processus qui contribue à générer des formes d'ubérisation de l'emploi, de précarisation salariale et d'insécurité sociale.

12 —

Ce numéro s'apparente au fond à un voyage au cœur de la constellation du social habitée de concepts, d'expressions, de mots qui, mis en lumière, laissent apparaître leur *vraie nature*, leur idéologie, leur sens premier, second et tiers. Le lecteur n'a plus qu'à se laisser embarquer. Bon voyage et bonne exploration !

Ahmed Nordine Touil

Bibliographie

Lepage, Franck, *Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois*, Scop Le Contrepied, vidéo YouTube, déposé par Aurel Io le 25 novembre 2016.
URL :
<https://www.youtube.com/watch?v=8oSIq5mxh8>